

24 images

24 iMAGES

Quasi una fantasia

L'arbre, le maire et la médiathèque d'Éric Rohmer

Thierry Horguelin

Number 70, December 1993, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22887ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1993). Review of [Quasi una fantasia / *L'arbre, le maire et la médiathèque* d'Éric Rohmer]. *24 images*, (70), 70–71.

QUASI UNA FANTASIA

par Thierry Horguelin

En marge des cycles qui ordonnent sa filmographie, Éric Rohmer a toujours aimé s'offrir la liberté d'un film-surprise intempestif. Après *Perceval*, *La marquise d'O*, *Quatre aventures de Reinette et Mirabelle*, voici donc *L'arbre, le maire et la médiathèque*, au titre de fable ou de moralité. Sorti en France à la veille des législatives de mars où les socialistes ont pris la dérouillée attendue que l'on sait, ce petit hors-série a été reçu là-bas comme une œuvre de circonstance. Il n'est pas mauvais de le découvrir avec le recul imposé de quelques mois.

L'argument (comme on dit au théâtre) est politique. À la veille des élections, le jeune maire socialiste, gentleman-farmer et châtelain d'un petit village de Vendée, décide d'implanter un complexe bibliothèque-piscine-théâtre en plein air dans sa localité. Le projet s'attire les foudres de

l'instituteur parce qu'il menace l'équilibre du paysage et la survie d'un saule ancestral. S'ensuit une série de débats d'idées entre le maire et sa bonne amie, puis entre le maire et une journaliste, entre l'instituteur et sa femme, etc. Il est question des querelles entre socialistes et écolos, de la vogue de l'environnement et du tout-culturel, mais aussi du hasard dans l'Histoire, du pouvoir des médias, de l'avenir des campagnes et de l'aménagement urbain — vieille préoccupation du cinéaste, de ses documentaires pour la télé éducative aux banlieues nouvelles des *Nuits de la pleine lune* et de *L'ami de mon amie*, ici reformulée comme suit: la campagne deviendra-t-elle la banlieue des villes, ou les progrès techniques (fax, minitel, informatique) permettront-ils bientôt aux citadins de s'installer à la campagne? La réponse appartient à la fille de l'institu-

teur qui, comme la jeune héroïne de *Pauline à la plage*, pose sur les adultes, du haut de ses dix ans, un regard légèrement distancié et plein de sagesse: ce qui manque à la campagne, ce sont les espaces verts!

Mais paradoxe à part, *L'arbre, le maire et la médiathèque* est moins un théâtre d'idées qu'un théâtre de la parole vaine. Il y a du Barthes chez Rohmer, dans sa manière d'épingler nos «mythologies» contemporaines, il y a aussi du Flaubert dans son goût pervers pour les lieux communs qu'énoncent impavides ses personnages. «On se croirait au Café du commerce», remarque d'ailleurs l'un d'entre eux au moment où l'on va soi-même le penser. Et si les fragments du discours amoureux laissent ici la place aux fragments du discours politique¹, il s'agit toujours de pointer la faillite du langage (a fortiori du double langage qu'est le discours électoral), l'écart irréductible entre la parole et son peu de prise sur la réalité.

Derrière le changement de thème, Rohmer n'a donc modifié ni sa méthode ni sa stratégie. Ouvert par une leçon de l'instituteur sur la conjonction «si», scandé par sept intertitres écrits au conditionnel, *L'arbre, le maire et la médiathèque* développe sur un mode léger de nouvelles variations sur le hasard, le libre arbitre et la destinée. Les sept hasards du film se poussent l'un l'autre comme des dominos en se jouant du libre choix des personnages, à la merci de l'aléa et du contretemps (un rendez-vous débranché, un rendez-vous annulé, un voyage imprévu...). De Rohmer on connaît l'obstination à faire vertu de la nécessité en transformant l'économie de moyens en économie narra-

Bérénice Beurivage (Arielle Dombasle), la romancière de salon ultraparisienne.





Marc Rossignol, l'instituteur du village (Fabrice Luchini) et ses élèves.

tive, le talent à intégrer des incidents de tournage à des films au demeurant très écrits sous les dehors de l'improvisation. Mais il y a quelque chose de presque oulipien dans la façon dont le cinéaste retourne ici la contingence à son avantage pour se donner des contraintes finalement stimulantes. La disponibilité des acteurs a ainsi imposé un tournage étalé sur près d'une année, et la règle (une seule fois rompue) des scènes à deux personnages où chacun essaie de convaincre l'autre du bien-fondé de son point de vue. De même, chaque séquence semble pasticher un «genre»: sotie gidienne, satire politique, comédie de salon, scène de la vie parisienne, pastorale, fantaisie musicale, reportage télé (avec interviews des habitants du village improvisées pour de vrai, celles-là, et avec maestria, par Clémentine Amouroux).

Malgré cette totale liberté de ton et d'allure, Rohmer, c'est vrai, n'a jamais paru plus près, depuis *Pauline à la plage*, de l'autoparodie. La présence de Fabrice Luchini et surtout d'Arielle Dombasle, en romancière de salon ultraparisienne, n'est pas étrangère à cette impression. Mais avec Dombasle, actrice-limite et géniale

(chez Rohmer en tout cas) dans sa manière de faire corps avec la sottise de ses personnages (sans distance flatteuse du type: regardez comme je suis plus intelligente que mon rôle), nous tenons la quintessence du comique rohmérien, cette corde raide où l'on ne sait plus si le ridicule est intentionnel ou involontaire. Voir cette précieuse changer dix fois de tenue en dix plans alors qu'elle visite le bocage en s'extasiant sur chaque brin d'herbe («Oh, une salade plantée! Oh, un pommier! Oh, des vaches!») est irrésistible, mais ne l'empêchera pas de tenir trois scènes plus loin des propos sensés, lorsqu'elle pointe chez l'architecte les insuffisances du projet de médiathèque. Car de même que les personnages sont amenés à se contredire, le spectateur est conduit à changer constamment d'avis sur eux, à les trouver tour à tour (ou mieux: simultanément) grotesques et touchants. S'il y a une pédagogie rohmérienne, c'est là qu'elle réside, dans ce comique inconfortable où le sublime rejoint le trivial, dans cette manière de filmer frontalement le ridicule social, qui est notre lot à tous, sans le faire sur le dos des personnages. C'est ce qui préserve

L'arbre, le maire et la médiathèque, avec lequel Rohmer prenait le risque de renvoyer commodément tout le monde dos à dos, du poujadisme où tombait la scène chez le député de *La crise*, et c'est finalement la morale de ce petit film enchanteur, dont la facture volontairement amateur dissimule à peine une rare malice, une subtilité presque introuvable dans le cinéma d'aujourd'hui. ■

1. Rohmer prétend qu'une bonne partie des dialogues du film provient directement de déclarations politiques lues dans les journaux ou entendues à la télé. Rien n'est plus parodique que la réalité même, et mieux que d'argument, il faudrait alors parler de prétexte, ou de pré-texte.

L'ARBRE, LE MAIRE ET LA MÉDIATHÈQUE

France 1993. Ré. et scé.: Éric Rohmer. Ph.: Diane Baratier. Mont.: Mary Stephen. Mus.: Sébastien Erms. Int.: Pascal Gregory, Arielle Dombasle, Fabrice Luchini, Clémentine Amouroux, François-Marie Basnier, Galaxie Barbouth. 110 min. Couleur. Dist.: Prima Film.